

Zeitschrift: Bulletin de la Société romande d'apiculture
Herausgeber: Société romande d'apiculture
Band: 2 (1905)
Heft: 9

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ROMANDE D'APICULTURE

S'ADRESSER

pour tout ce qui concerne la rédaction
à M. GUBLER, à Belmont (Boudry)
Neuchâtel.



pour les annonces et l'envoi
du journal
à M. Ch. BRETAGNE, à Lausanne.

DEUXIÈME ANNÉE

N° 9.

SEPTEMBRE 1905



† HENRI DE BLONAY

HENRI DE BLONAY † (1)

Grâce à l'obligeance et à la bienveillance de la famille de M. Henri de Blonay, nous pouvons donner aujourd'hui à nos lecteurs une excellente photographie de notre regretté et vénéré maître et collègue, ainsi que quelques notes biographiques.

Henri de Blonay est né à Lausanne le 10 février 1826, et termina ses études à l'École Centrale de Paris.

Entré en 1851 aux ateliers de construction de Reichshofen, propriété de MM. de Dietrich et C^{ie}, il ne tarda pas à en devenir le directeur. Très actif, M. de Blonay ne pouvait rester inoccupé et pendant ses loisirs il se voua à l'apiculture ; nous verrons plus loin de quelle manière.

C'est en 1874 que M. de Blonay quitta l'Alsace et vint se fixer à Lausanne qu'il habitait l'hiver ; il passait la belle saison dans son château.

Membre fondateur de la Société romande d'apiculture, notre vénéré collègue avait été honoré, à la suite de la visite des ruchers, du diplôme de mérite pour services rendus à l'apiculture.

Souffrant depuis plusieurs années de crises cardiaques, le défunt semblait aller mieux. Ayant eu le privilège de faire le trajet de Lausanne à Neuchâtel, lors de notre assemblée annuelle de printemps, avec M. de Blonay, je le trouvais moins éprouvé que d'habitude ; l'ascension même de quelques rues de Neuchâtel ne l'éprouva pas trop et je garde un précieux souvenir des entretiens pleins de bonhomie, de bienveillance et de cœur dans lesquels M. de Blonay se renseignait sur les moindres détails concernant sa chère société et son *Bulletin* tout en donnant les plus précieux conseils. M. de Blonay succomba le 9 juin, aux bains de Lavey, à une de ses douloureuses crises.

D'autre part, nous lisons dans la partie allemande du *Bulletin de la Société d'apiculture d'Alsace-Lorraine*, sous la signature de M. J. Dennler, ce chaleureux souvenir auquel nous nous associons de tout cœur :

BARON HENRI DE BLONAY. †

Nous recevons de Suisse la triste nouvelle que M. le baron Henri de Blonay, ingénieur des arts et manufactures, autrefois directeur des usines de Reichshofen, est mort le 9 juin, à l'âge de 80 ans.

M. de Blonay était un grand ami des abeilles et un des fondateurs de la Société d'apiculture d'Alsace-Lorraine. Il prit, après s'être retiré en Suisse après la guerre, une très grande part à la fondation de la Société d'apiculture dans sa patrie et resta membre du comité de celle-ci jusqu'à sa mort.

(1) Voir n° 7 (juillet) du *Bulletin*.

J'eus le grand bonheur, le 28 mai 1868, d'assister, dans le jardin de M. de Blonay, à la première grande assemblée d'apiculture, tenue par M. le pasteur Bastian, et d'admirer les premières abeilles italiennes.

Environ trente apiculteurs et amis des abeilles étaient présents, et notamment MM. le pasteur Bastian, baron de Blonay, pasteur Jäger de Mietesheim, Hoffmann, le curé Weiss, vicaire à Wissembourg, Stambach, instituteur à Offweiler, plus tard secrétaire général, Sausan, vétérinaire, délégué du Ministère de l'Agriculture, à Paris, chargé d'observer la peste bovine dans l'arrondissement de Wissembourg et environs, Pfalz, Kunz d'Oberseebach, plus tard caissier central, les pasteurs Schæfer, père et fils, Eyer, instituteur à Gimderhofen, Breithaupt, pharmacien à Pfaffenhofen.

Après l'inspection de deux ruches bien soignées de l'aimable propriétaire, on délogea par tapotement une colonie d'une ruche en paille, on chercha et on montra une reine dans une ruche ; on passa du miel à l'extracteur, toutes manipulations qui étaient nouvelles et du plus grand intérêt pour moi, ainsi que pour la plus grande partie des personnes présentes.

Dans cette importante assemblée, il fut décidé de diviser la société en sections. La cotisation annuelle fut fixée à un franc. L'assemblée suivante fut fixée au 1^{er} octobre 1868 dans le jardin de M. le pasteur Bastian, à Wissembourg, avec l'ordre du jour suivant :

Fondation définitive de la Société d'apiculture d'Alsace-Lorraine.
Adoption des statuts.

L'assemblée de Reichshofen se termina par un excellent goûter, offert de la manière la plus aimable par M. et M^{me} de Blonay aux amis des abeilles ; l'on y dégusta plusieurs espèces de miel, notamment le miel renommé de Chamounix.

Cet avis mortuaire a fait revivre dans ma pensée toutes les heures précieuses que j'ai passées dans différentes circonstances avec ce cher ami des abeilles, dans l'assemblée ci-dessus rappelée, puis comme hôte à Lausanne et dans le vieux château des chevaliers de Blonay, construit au XI^e siècle et appuyé à la montagne près de Vevey.

Avec M. le baron Henri de Blonay nous est enlevé un apiculteur accompli, un homme d'une grande force de caractère et plein de modestie.

Qu'il repose en paix.

Nous adressons ici à la veuve affligée et à la famille en deuil, tant en notre nom qu'au nom de tous les apiculteurs alsaciens-lorrains, qui ont appris à connaître et à estimer le cher mort, nos condoléances.

C. BRETAGNE.

CONSEILS AUX DÉBUTANTS

SEPTEMBRE

Le temps marche vite ; nous voici déjà de nouveau à la fin d'une campagne. Les quelques fleurs qu'on voit encore par-ci par-là, peuvent bien encore distraire un peu nos abeilles, mais ces apports n'influent plus guère sur le résultat de l'année. Ce n'est que dans les contrées où abondent la bruyère et le sarrazin que septembre produit encore des récoltes appréciables.

Quiconque n'a pas examiné et approvisionné ses ruches doit le faire sans tarder. Si l'on nourrit trop tard, il arrive que les abeilles n'operculent plus ces provisions, qui s'aigrissent ensuite et forment une mauvaise nourriture pendant l'hiver. Que de colonies se sont perdues et se perdent chaque année pour cette raison !

Les guêpes sont extraordinairement nombreuses dans nos contrées cette année ; elles s'introduisent dans les ruches pendant qu'il fait frais, le soir et le matin, et se gorgent impunément de ce que nos abeilles ont amassé à grand'peine. Il est bon de rétrécir les trous de vol ; plaçons aussi des bouteilles avec un peu de vinaigre dans nos ruchers. Les guêpes y entrent et ne peuvent plus sortir, tandis que rarement une abeille s'y égare, même si on y met de l'eau sucrée.

Les rayons dont on a extrait le miel sont à surveiller ; il y a maintenant des teignes partout et leurs travaux de destruction sont tellement rapides !

L'extraction du miel est maintenant à peu près terminée partout ; que chacun se donne la peine de présenter son produit sous un aspect séduisant, bien épuré, dans des vases commodes et bien étiquetés ; il faut que l'enveloppe aussi bien que le contenu fasse de la réclame. Sans un peu de réclame on ne fait plus de commerce de nos jours.

Pendant cette saison vous devez avoir fait des expériences ; il vous est peut-être arrivé des accidents, certains faits dont vous ne vous rendez pas compte vous ont frappés — donnez-vous la peine de nous les communiquer ; cela peut intéresser vos collègues, servir de leçons à plusieurs. Un de mes amis, rédacteur d'un journal apicole, me disait dernièrement : « Nos apiculteurs aiment tellement à écrire que j'ai toujours mes cartons bien garnis, assez d'articles pour trois ou quatre numéros à l'avance ! » ; nos cartons sont au contraire souvent vides. Chers amis, un petit effort, un peu de bonne volonté !

Nos assemblées générales, surtout celles d'automne, laissent aussi beaucoup à désirer par rapport à leur fréquentation ; nos petites mouches ne nous apprendront-elles rien à cet égard ? U. GUBLER.

LETTRE DE M. C.-P. DADANT

Cher Monsieur Gubler,

J'ai reçu, il y a quelques jours, en bon état, le magnifique diplôme que vous m'avez envoyé, et je l'ai aussitôt fait encadrer pour le placer devant mon pupitre. Seulement, je me demande ce que j'ai pu faire pour mériter cette distinction honorifique. Je ne mérite pas le quart des éloges que vous me prodiguez. Cela n'empêche pas que je sois très flatté de tout ceci, tout en reconnaissant que la Société romande n'a pas besoin de l'étranger pour réussir. Je suis étonné du nombre de vos sociétaires, qui se monte à plus de mille, tandis que les quarante-cinq Etats de l'Union américaine ne comptent encore qu'un peu plus de deux mille sociétaires dans leur organisation nationale.

J'attends avec impatience la publication que vous nous promettez d'une étude de M. Forestier sur le « rôle des abeilles dans la fécondation des plantes ». Vous n'ignorez pas que ceci nous touche beaucoup ici, car nos ruchers sont placés au milieu de grands vergers de pommiers, de pêchers, etc., et nos chères abeilles sont accusées de bien des méfaits qu'elles n'ont pas commis, tels que la piqûre des raisins pour en tirer le jus dans les années de disette. Il est bien avéré que les abeilles sont absolument nécessaires à la fécondation des fleurs de certaines fraises qui sont dépourvues de pollen et ne peuvent se reproduire que par l'apport du pollen par les insectes, les abeilles étant les principaux agents dans ce cas-ci.

Le printemps qui vient de s'écouler a donné encore un bon exemple de la nécessité des visites des insectes aux fleurs pour la fécondation. Les pommiers et les poiriers étaient couverts de fleurs, mais la principale floraison ayant eu lieu pendant des journées de temps couvert et très frais, les abeilles sont restées chez elles et la fleur a presque complètement manqué.

Nous sommes en ce moment au plus fort d'une assez bonne récolte de miel de trèfle blanc. Nos pâturages sont comme couverts d'un manteau blanc, tant le trèfle abonde. Il y a quelques jours on craignait la sécheresse, mais une pluie torrentielle comme on n'en voit pas souvent a tout changé et le nectar est revenu dans les fleurs. Mais cette pluie, qui a été un bienfait pour nous, a fait du tort d'un autre côté. La nappe d'eau qui a inondé nos champs était si forte que le grand Mississippi est sorti de son lit sur tous les terrains bas du voisinage et la crue a été de huit pieds et demi en dix heures. Des milliers d'acres de maïs et de blé ont été ruinés. A

environ dix milles (seize kilomètres) en aval, la plaine du Mississipi s'élargit de manière à couvrir une étendue d'environ vingt kilomètres de large, dont environ un kilomètre et demi est occupé par le fleuve lui-même. Comme ces plaines basses sont très fertiles et comme elles se trouvent inondées assez régulièrement au printemps, on a établi des digues de terre variant entre un et trois mètres d'élévation. Puis derrière ces murs de sable on s'est mis en toute confiance à semer et planter. Mais de temps en temps la digue se rompt. C'est ce qui est arrivé du côté ouest du fleuve, cette année, et dans bien des cas les malheureux habitants ont eu tout juste le temps de se sauver avec leurs bestiaux. D'autres, plus opiniâtres, se contentent de conduire leur bétail à la terre ferme, puis ils reviennent mettre leurs meubles à l'étage supérieur de leur habitation, étage qui bien souvent n'est qu'un mauvais grenier, et là, avec l'aide d'une barque pour aller aux provisions, ils attendent philosophiquement que l'eau se retire. Comme les crues du Nil, les crues du Mississipi apportent avec elles une quantité de limon, qui augmente la fécondité du sol, déjà très riche d'ailleurs. Seulement les crues du Mississipi ne sont pas aussi indispensables que les crues du Nil, attendu qu'il y a généralement assez de pluie chaque été pour faire croître des récoltes magnifiques. Ces plaines basses sont très riches en fleurs mellifères, et nous récoltons chaque année de fortes récoltes de miel d'automne provenant de deux ruchers qui se trouvent à portée de la plaine, quoique dans les collines.

Un assez grand nombre de ruchers sont logés dans la plaine elle-même, mais nous n'avons jamais considéré comme entièrement satisfaisants des ruchers ainsi placés, car au printemps on est souvent obligé de placer les ruches sur des piquets pour les tenir au-dessus de l'eau, et la récolte précoce est à peu près nulle. Il y a environ vingt-cinq ans, en 1880, nous avons transporté un rucher des collines au milieu de la plaine pour tirer avantage d'une récolte magnifique de persicares et de bidents sauvages fleurissant au mois d'août, après le retrait des eaux. Nous y apportâmes une centaine de ruches, qui récoltèrent une quantité de beau miel jaune, un peu fort en goût, mais de bonne vente. Au printemps il fallut ramener ces ruches aux collines avec des canots, car l'eau arrivait et les chemins n'étaient plus praticables, mais le fermier chez qui ces ruches étaient placées ne se dérangea pas. Il avait l'habitude des crues, et il aurait craint de passer pour poltron s'il avait quitté la plaine avant que l'eau arrivât au plancher du rez-de-chaussée. Bien lui en prit, car la crue ne continua pas et il en fut quitte pour patauger dans l'eau, de la maison à la grange, pendant quelques jours et pour quelques fièvres intermittentes parmi les membres de sa famille, quand l'eau se

retira. Ses ruches, placées sur des piquets pendant la crue, lui donnèrent une bonne récolte l'été suivant.

Les crues du Mississipi sont ordinairement très lentes, à cause des nombreuses rivières et de l'immense étendue de terre qui s'égoutte dans le fleuve. Tandis qu'il pleut dans le Minnesota, il fait sec dans l'Illinois et vice-versa, de sorte que l'excédent venant d'un côté se trouve en partie compensé par l'insuffisance de l'autre. C'est ce qui fait que nous voyons rarement des crues comme celle d'aujourd'hui. Aussi les pertes sont immenses. Mais les humains sont comme les fourmis, leur nid est à peine détruit qu'ils se remettent à rebâtir sans se demander si ce qui vient d'arriver ne se renouvelera pas.

Hamilton, 24 juin 1905.

C. P. DADANT.

DU ROLE DE L'ABEILLE DANS LA FÉCONDATION DES PLANTES

Le sujet qu'on m'a prié de traiter aujourd'hui aurait demandé un temps de préparation dont je n'ai pu disposer. Son importance exige des recherches fort longues, faites à loisir, qui demandent à être appuyées par de nouvelles expériences fort absorbantes.

La question peut cependant se résumer en ces quelques mots : Les abeilles jouent un rôle capital dans la fécondation florale.

Mais encore, faut-il, aussi brièvement que possible, résumer ce rôle, ce que je vais essayer de faire en un aperçu bref et forcément incomplet.

Les plantes, dont nous allons nous occuper dans leurs rapports avec les insectes et avec l'abeille principalement, peuvent être comparées, quant à leurs organes, aux animaux qui peuplent la terre et qui forment, au-dessus d'elles, une classe fort nombreuse. Elles ont besoin, comme eux, d'être fécondées pour pouvoir reproduire.

Si les moyens de reproduction mis à leur disposition par la nature présentent une si grande différence avec ceux des animaux, c'est que les plantes ne sont point douées, comme les premiers, de la faculté de locomotion. La mobilité qui leur manque a dû être remplacée par des agents extérieurs qui ont reçu au nombre de leurs attributions, la mission de féconder les végétaux pour en assurer la propagation. Ces agents remplissent leur rôle d'une façon inconsciente et poussés par des besoins dont je parlerai dans un instant.

Ce n'est pas une des moindres surprises réservée par l'étude des fleurs que les manières si différentes dont elles sont fructifiées, les stratagèmes, les ruses, pourrai-je dire, mises en action par elles pour recevoir les germes fertilisants.

Ce sont les vents, les eaux courantes, mais les insectes surtout qui sont les agents les plus actifs de la fécondation, et nous devons reconnaître qu'ils s'acquittent fort consciencieusement de cette tâche. Parmi les insectes utilisés dans ce but, dame nature a donné le premier rang à notre abeille domestique.

Cependant, lorsqu'on veut quelque peu approfondir le rôle des insectes en général et de l'abeille en particulier dans la fécondation des plantes, on est bientôt arrêté par une foule de points qui n'ont pas encore été abordés ; des mystères surgissent à chaque pas et les contradictions des naturalistes rendent fort difficile la formation d'une opinion propre. Mais si l'incertitude règne encore sur certaines questions comme celles de savoir comment les fleurs attirent les abeilles et les moyens qu'ont les abeilles pour reconnaître les plantes mellifères, tous s'accordent pour nous affirmer que la fécondation des plantes par les insectes, impossible dans quelques cas, est cependant le moyen le plus usité et le plus commun.

Il n'y a pas très longtemps, quelques siècles à peine, que l'on connaît le rôle des insectes dans la fécondation des végétaux. On a été amené à cette étude par la découverte des organes sexuels chez les plantes, et l'on s'est bien vite demandé quel était le but des visites faites par l'insecte aux fleurs épanouies.

Mais ce n'est que petit à petit, en ajoutant une multitude d'expériences nouvelles à celles faites précédemment, qu'on a pu édifier une science nouvelle, insoupçonnée par nos ancêtres, celle de la fécondation croisée. Après avoir cru pendant des milliers d'années que les différentes parties de la fleur n'étaient qu'un simple ornement dont la nature s'était plu à les parer, ce qui est vrai en partie, on a dû en reconnaître l'utilité pour la production des graines et l'entretien des espèces.

Bien que l'on ait soupçonné de temps immémorial les services rendus par les abeilles aux fleurs, ce n'est que dans le siècle dernier qu'on a pu s'assurer de cette importance ainsi que de la nécessité des fleurs pour les abeilles. Fleurs et abeilles ont une vie intimement liée ; les unes ont réagi sur les autres, ce qui a provoqué et amené des modifications importantes chez les deux espèces, comme nous allons le voir.

S'il est avantageux pour les fleurs de recevoir les visites des abeilles, il est évident que celles d'entre elles qui, par leur grandeur, leur brillant coloris, leur parfum, la quantité de nectar qu'elles distillent, l'abondance de leur pollen, attirent le plus les abeilles, l'emportent sur les autres, dans la lutte pour l'existence, et sont plus aptes à perpétuer leur race. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur un jardin ; on verra bientôt que ce sont justement les

plantes qui remplissent les conditions que je viens d'énumérer, qui sont les plus robustes et les plus susceptibles des modifications de formes, de couleur, d'habitat.

Les visites de l'abeille n'amènent pas seulement des modifications chez la plante ; elles lui rendent encore des services de diverse nature. Les plantes, aussi bien que les animaux, ainsi que vous le savez, subissent la loi universelle à laquelle sont soumis tous les êtres animés. Leurs fleurs se divisent en fleurs mâles et en fleurs femelles, et leurs organes masculins et féminins peuvent être réunis dans une même fleur ou sur des fleurs différentes portées par un même pied, ce qui est le cas du saule, du noisetier, ou encore se trouver sur des plantes séparées, comme cela se présente pour le chanvre.

Si vous prenez une fleur simple, vous remarquez que la corolle entoure une sorte de tige qui se dresse au centre et qui a reçu le nom de pistil. Autour de ce pistil sont disposés de minces filets ordinairement blanchâtres, plus ou moins nombreux et plus ou moins longs, surmontés d'une masse brune, rouge ou jaune, qui est l'anthère. Ces filets sont les étamines et la matière contenue dans les anthères est le pollen. La même disposition se rencontre dans toutes les fleurs, avec cette différence pourtant, que le pistil et les étamines sont souvent séparés sur les fleurs d'une plante ou sur les fleurs de plantes différentes.

Le pistil peut être comparé pour ses usages aux organes génitaux de la femelle chez les animaux. Les étamines peuvent également être assimilées aux organes qui sont l'apanage du mâle.

Pour qu'une fleur soit fécondée, il faut nécessairement que le pollen contenu dans les anthères qui surmontent les étamines entre en contact avec le stigmate placé au sommet du pistil.

Le pollen est la matière fertilisante ; il est indispensable à la plante pour sa fécondation, et il se présente ordinairement sous l'aspect d'une poussière formée de grains d'une extrême ténuité et quelquefois en masses plus ou moins considérables, solides et gluantes. Il faut qu'il rencontre le stigmate au moment de sa parfaite maturité pour que la reproduction soit assurée. Tout le secret de la fécondation est là.

Mais pour l'accomplissement de cet acte, pour que le pollen arrive en temps utile sur le stigmate, que de difficultés il y a parfois à surmonter, que de ressources aussi la nature a mises à la disposition de la plante. L'abeille est le principal agent du transport de ce pollen. Cette loi de reproduction, à laquelle obéissent animaux et plantes, nous confond par sa sagesse, et à certains moments de leur

existence, leur but unique, tous leurs désirs, tous leurs efforts sont concentrés vers l'accomplissement de cet acte capital.

En s'arrêtant un instant de plus dans l'étude de cette question, nous voyons les plantes recevoir le pollen fécondant de plantes de même espèce, mais souvent fort éloignées les unes des autres et vivant parfois dans des conditions bien différentes.

La reproduction par le moyen de ces fécondations croisées a pour but d'éviter la consanguinité, nuisible à la descendance de la plante aussi bien qu'à celle de l'animal. De nombreuses expériences faites à ce sujet sont venues prouver un fait dont on s'était douté depuis longtemps ; savoir que la reproduction directe amène l'abâtardissement et même la mort. Le pollen provenant d'une même plante, placé sur le stigmate d'une fleur femelle demeure souvent stérile ; il est même nuisible au végétal, dont les fleurs se fanent, tombent, tandis que tout à côté d'autres fleurs fécondées avec le pollen provenant d'une fleur de même espèce, mais d'une autre plante, conservent toute leur fraîcheur et se développent normalement.

Depuis les mille et les mille années que les végétaux se multiplient, il y a sans doute bien des espèces qui ont dégénéré et même qui se sont éteintes par suite d'une trop grande consanguinité ; mais combien cependant est infime ce nombre en regard des multitudes d'autres qui se sont améliorées, fortifiées et multipliées par des fécondations naturelles et croisées. Il faut donc, pour la bonne marche des choses, que la plupart des plantes soient fécondées par le pollen provenant d'une fleur placée sur un autre pied. Les descendants en seront plus robustes, plus beaux et plus précoces.

Or, pour assurer la fécondation croisée nécessaire à la propagation des végétaux, le Créateur a rendu le pollen aussi nécessaire aux abeilles qu'il est indispensable aux végétaux ; il y a encore ajouté le nectar pour compléter son œuvre et la rendre plus parfaite. Ces deux matières constituent en effet la seule nourriture des abeilles et elles sont récoltées sur une quantité innombrable de plantes qui toutes, ou à peu près toutes, sont fécondées par nos apides. C'est en allant à la recherche de ces aliments que les abeilles transportent le pollen de la fleur mâle sur le stigmate de la fleur femelle qui les attire à son tour par le nectar distillé spécialement pour elles.

Le transport du pollen s'effectue, ainsi que je l'ai déjà dit, par l'action des vents, des eaux, et surtout par l'entremise des insectes, parmi lesquels notre abeille domestique occupe le premier rang. Nous avons tous été témoins du passage de véritables nuages de pollen, arrivant souvent de fort loin, imprégnant l'atmosphère et fécondant toutes les fleurs de même espèce qui se trouvent sur leur route. A qui n'est-il pas arrivé de provoquer un de ces nuages

pollinique en secouant un arbre qui s'en trouve chargé ? Notre attention a été aussi attirée par des couches de poussière végétale, répandues à la surface des eaux et chargées de féconder en passant les fleurs aquatiques femelles qui, par une admirable disposition, se trouvent justement à fleur d'eau au moment précis où elles sont prêtes pour recevoir les germes fécondants.

Mais, à côté de ces facteurs qui, pour une cause ou pour une autre, peuvent manquer, l'activité des abeilles n'a pour ainsi dire pas de limite.

Chez certaines plantes, telles que le châtaigner, l'épine-vinette, le pollen a une odeur caractéristique, perceptible d'assez loin, qui doit sûrement attirer les abeilles. Elles le recherchent en effet avec avidité, fécondant par la même occasion les fleurs femelles qui, sans ces visites, demeureraient stériles. D'autres fleurs, et c'est même le plus grand nombre, ont le pollen inodore, mais parfois en telle abondance que cette quantité constitue le plus sûr des appâts et assure la fécondation.

Les abeilles rapportent le pollen en petites pelotes agrippées sur le tarse de leurs pattes postérieures. Ces pelotes sont plus ou moins farineuses ou gluantes selon les fleurs sur lesquelles elles ont été récoltées. Les insectes qui partent le matin pour la récolte du pollen restent parfois longtemps au travail avant d'avoir leur provision faite. Ils vont de fleur en fleur, mais toujours sur les mêmes espèces, se remplissant le corps de cette poussière fertilisante au point de voir leur couleur naturelle disparaître sous la couche de pollen qui les recouvre. Comme ils visitent aussi au passage, afin de remplir leur jabot, les fleurs femelles qui leur offrent du nectar, elles effectuent sûrement la fécondation que la nature réclame d'elles.

Si en partant pour la récolte, l'abeille commence par visiter des fleurs produisant du nectar, celles-ci livrent leur trésor sans être fécondées, puisque l'insecte n'apporte avec lui aucun germe fertilisant ; mais la fécondation n'est que retardée, car les nectaires sont des sources abondantes ; un peu plus tard, viendra une autre abeille remplissant les conditions voulues, et la plante pourra sûrement fructifier.

C'est par leur pollen plus ou moins abondant et plus ou moins odorant, mais surtout par la quantité de leur nectar que les fleurs attirent les abeilles, et le nectar répand encore plus de parfum que le pollen ne peut en donner, à tel point que les émanations qui en proviennent ne pourraient parfois être respirées avant longtemps sans danger. L'abeille, dont l'odorat est des plus subtils, perçoit comme nous, mieux que nous encore, ces odeurs révélatrices qui lui indiquent sur quelles fleurs elle trouvera une abondante récolte.

Elle s'y dirige avec empressement, accomplissant ainsi le double but qui lui a été imposé, la fécondation de la plante et la récolte du précieux nectar, qui nous la rend si chère.

Si l'abeille pouvait récolter du nectar sur toutes les plantes qui en distillent et dont le parfum embaume les airs, les greniers que nous mettons à sa disposition ne sauraient suffire à emmagasiner le tout ; mais tel n'est malheureusement pas le cas. Une foule de fleurs lui sont inaccessibles parce qu'elles ont la corolle trop allongée. A côté de celles-ci, d'autres, en quantité, ne produisent qu'un nectar si peu abondant ou si pauvre en matières sucrées qu'elles sont dédaignées par la gent butineuse. D'autres encore n'en produisent pas du tout.

On a cru pendant longtemps que le coloris de la fleur guidait sûrement les abeilles, mais on s'est aperçu qu'on était dans l'erreur et que la couleur ne joue qu'un très petit rôle dans l'attrait qu'elles exercent. Les pétales doivent être considérés comme une partie purement accessoire de la plante ; ils sont simplement destinés à protéger ses organes sexuels jusqu'au moment de la fécondation. Leur absence, qui se présente parfois, ne paraît avoir aucune influence sur cet acte.

La clématite à grandes fleurs, le cyclamen sont, parmi les premières, un exemple remarquable du peu d'influence de l'attrait que peut avoir la couleur, car elles ne sont pas honorées des visites des abeilles. Le thym, le serpolet, parmi les secondes, malgré leurs fleurs peu voyantes, leurs pétales presque nuls, sont, par contre, constamment visitées par les butineuses à cause de l'abondance du nectar parfumé qu'elles produisent.

Il est prouvé que les Hyménoptères et les Lépidoptères ressentent l'impression des odeurs avec une grande sensibilité et qu'ils peuvent reconnaître de fort loin, à ses émanations, où se trouve le nectar qu'ils recherchent. Ceci nous explique pourquoi l'abeille, au sortir de la ruche, part immédiatement dans la direction du champ où elle trouvera une abondante récolte. Et comme nos insectes vont toujours butiner sur les plantes où la matière sucrée est la plus abondante, il est aisé de comprendre pourquoi ils dédaignent à certains moments les fleurs qui sont à leur portée. Ce n'est qu'en temps de disette extrême qu'ils visitent tout, changeant même d'espèces de fleurs afin d'arriver à récolter quelque peu de nectar et même de pollen. Mais, même alors, il n'y a aucun danger pour la plante, s'il lui arrive de recevoir du pollen d'une fleur d'autre espèce ; la fécondation ne pourra avoir lieu que lorsque les insectes lui apporteront le pollen qui lui convient.

La quantité du nectar produite par la fleur varie selon l'état de

l'atmosphère et même suivant l'heure de la journée. Il abondera par un temps chaud et humide ou à l'approche d'un orage ainsi que le matin et le soir. Par un temps sec, au milieu du jour, il est parfois si rare que l'insecte ne trouve rien à récolter. L'abeille sait cela. Qui le lui a appris ? C'est un mystère. Mais vous avez tous remarqué l'animation extraordinaire des ruchées à l'approche d'un orage, leur calme, leur inactivité en temps sec.

Le nectar n'est d'aucune utilité à la plante pour sa fructification ; il ne joue que le rôle d'appât destiné à provoquer l'intervention des insectes. Son parfum est destiné à en révéler les sources.

Il est des fleurs très mellifères dont la corolle est presque entièrement fermée ou même qui l'est tout à fait ; elles ne pourraient être fécondées sans le secours des insectes. C'est le cas de l'aristoloche, de la vulgaire gueule de loup, pour ne citer que les plus connues.

Etant donné la diversité des fleurs, il est compréhensible qu'elles ne peuvent être fécondées toutes de la même façon. Tantôt l'insecte doit pénétrer entièrement dans la corolle dont les pétales se referment derrière lui, tantôt il n'y introduit qu'une partie de son corps ou même seulement ses organes buccaux. Dans le premier cas, l'abeille arrive ordinairement sur la fleur femelle toute imprégnée de la poussière fécondante qu'elle vient de puiser sur une fleur mâle. A son passage, le corps de l'insecte entre forcément en contact avec le stigmate pendant que la trompe est tendue en avant pour aspirer le nectar qui est à sa portée. Plusieurs de ces plantes forment même une sorte de piège où les insectes sont retenus tant que la fécondation n'a pas eu lieu ; mais qui livrent passage une fois l'acte accompli afin que d'autres fleurs puissent jouir des mêmes avantages.

Dans d'autres cas, l'abeille doit forcer le passage à l'entrée de la corolle où les organes féminins défendent l'entrée jusqu'à ce qu'ils aient reçu la semence fécondante ; mais cette violence faite à la fleur encore vierge est nécessaire pour son entretien. Le delphinium ou pied d'alouette n'est pas autrement fertilisé. La fécondation du pavot s'opère encore différemment. L'abeille est obligée de se poser, le plus souvent, sur le pistil qui se trouve au centre afin de trouver un point d'appui. Le stigmate qui le termine reçoit forcément, à cause des mouvements de l'insecte, assez de pollen pour que la plante soit fécondée.

Aussi bien que les êtres animés, les plantes diffèrent d'individu à individu ; il est donc aisé à comprendre que la fécondation croisée opérée par l'abeille, amène une variation dans le type de la fleur et produise une descendance qui s'éloigne peu à peu de la souche primitive. Cette différence est d'autant plus accentuée que la fleur mâle se trouve dans des conditions autres que la fleur femelle. La variation

produite, imperceptible d'une génération à l'autre, n'en existe pas moins et son influence doit fatalement se faire sentir à la longue. Vous connaissez les jérémiades des maraîchers qui cultivent les melons aux environs de Paris, se plaignant de la dégénérescence de leurs produits, de l'impossibilité où ils sont, à cause de la fécondation de ces plantes par les abeilles, d'obtenir un fruit exactement pareil à ceux dont provient la semence. Cela vous prouve que la dégénérescence est beaucoup plus rapide chez cette plante que chez les autres.

On serait même tenté de croire qu'un grand nombre de plantes s'ingénient, par leur organisation florale, à favoriser les croisements et par conséquent à faire naître des variétés. Chez certaines d'entre elles, les étamines apparaissent et s'ouvrent avant la maturité des carpelles ; ceux-ci ne peuvent donc être fécondés que par le pollen d'une fleur autre, plus tardive, et qui ne peut être apporté que par l'abeille. D'autres fois, au contraire, c'est le pistil qui est apte à recevoir le pollen alors que les étamines de la même fleur ne sont pas encore développées. Là encore, le concours de l'abeille est indispensable à la plante pour lui permettre de fructifier.

Qu'on me permette encore de rappeler en passant le fait des masses polliniques de certaines orchidées, restant adhérentes à la tête ou aux antennes des abeilles qui vont les visiter. Une partie de ce pollen est forcément déposé par frottement sur le stigmate visqueux d'une autre fleur où l'abeille va pomper le nectar qui lui est offert.

Si la nature met tout en œuvre pour favoriser la fécondation croisée, c'est qu'elle a voulu ce mode de fructification, favorable aux plantes, dont il accroît la force, la rusticité et assure la descendance. Que l'on se rassure aussi, quant à la mobilité des types. La plante pouvant en quelque sorte choisir le pollen qui lui convient, prend celui qui s'adapte le mieux à ses conditions de vie et, ainsi que nous venons de le voir, les changements ne sont jamais si considérables qu'il faille s'arrêter à déplorer une chose à laquelle nous ne pouvons du reste remédier en rien.

Il existe sans doute beaucoup de plantes qu'une longue fécondation croisée a profondément modifiées ; mais ces modifications ont toujours davantage favorisé l'intervention des insectes qui ont pu en tirer un plus grand profit. Les insectes de leur côté subissaient aussi des modifications, qui continuent encore, afin de mieux pouvoir tirer des fleurs tout le parti qu'elles leur offrent. Ce sont surtout, chez l'abeille et le papillon, les organes buccaux et les pattes postérieures des apides qui ont subi les plus grandes modifications. Les types actuels de ces deux insectes présentent des changements très appréciables, comparés aux types primitifs.

Ces changements, opérés à la longue, par la nature, ont suggéré aux apiculteurs le désir d'obtenir, par la sélection, une trompe plus longue que celle que l'abeille possède actuellement. Y parviendra-t-on ? Je le désire sans trop l'espérer, car il faut se souvenir que ces insectes utilisent leur bouche pour plusieurs usages domestiques et qu'une longueur exagérée de la langue leur serait peut-être désavantageux.

Les insectes et les abeilles principalement sont d'une nécessité impérieuse aux plantes. C'est aux abeilles, aux visites qu'elles font aux fleurs que nous devons la beauté de nos jardins et la variété de nos champs. C'est à elles que les plantes doivent leur existence, pour elles que coulent les sources du nectar. C'est grâce à la sélection inconsciente opérée par les insectes que les végétaux ont vu leurs qualités se développer à un degré aussi extraordinaire. La nécessité des visites des abeilles aux fleurs est si grande que leur disparition serait bientôt la conséquence de l'arrêt de ce genre de fécondation. Un exemple typique nous en est donné par l'esparcette. Si pendant la floraison de cette fleur surviennent quelques jours de pluie qui arrêtent l'activité des abeilles, toutes les fleurs écloses pendant ce temps demeurent stériles, tandis que celles qui se sont épanouies avant et après donnent des graines qui arrivent toujours à maturité.

Faut-il encore rappeler la nécessité de l'abeille pour la fécondation des arbres fruitiers, l'absence de récolte amenée par le manque de butineuses et l'abondance succédant aux années maigres aussitôt la réintroduction de nos laborieux insectes.

Il ressort, comme résumé, de ces considérations un fait réjouissant pour l'apiculteur. C'est que les abeilles fécondent une quantité énorme de plantes qui, sans elles, demeureraient stériles. Or nous savons qu'il existe encore des régions où l'abeille est presque inconnue, d'autres, en plus grand nombre, où elle ne peut suffire à sa tâche. Bien clairsemées sont les contrées où, comme ici, à Neuchâtel, il y a autant d'abeilles et d'apiculteurs.

L'apiculture n'a donc pas encore dit son dernier mot ; grâce à l'activité de nos butineuses elle peut acquérir un développement considérable. Pour parer à la disette des fleurs, des plantes mellifères, on arrivera à en cultiver et en acclimater encore d'autres, de façon à ce que la plaine, comme la montagne soient toujours émaillées de fleurs multicolores embaumant l'atmosphère et invitant les abeilles à des visites dont le résultat se traduira par de belles récoltes et un revenu assuré.

Moudon, 4 mai 1905.

L. FORESTIER.

ABEILLES ET RHUMATISMES

M. de Parville écrivait naguère dans son feuilleton scientifique des *Débats* :

Est-ce que vraiment j'aurais fait quelque bien à mon prochain en racontant que les piqûres d'abeilles sont bonnes aux rhumatisants ? M. Georges Maurevert mentionne à ce propos, dans le *Petit Niçois*, du 22 juin, un cas de guérison bien inattendu.

M. Maurevert veut bien citer mon article. Je rappelle sommairement que quelques rhumatisants piqués par des abeilles avaient vu leurs douleurs disparaître. Un malade souffrait beaucoup d'un rhumatisme articulaire ; piqué au poignet droit par une guêpe, la douleur cessa ; il se fit piquer tout exprès le lendemain sur le trajet de la cuisse et de la jambe, ce qui le délivra encore de ses douleurs. Dans un autre cas, un individu de 32 ans était atteint d'une ophtalmie catarrhale, qu'aucune médication n'avait pu guérir, quand il fut piqué par une abeille à la partie externe du sourcil gauche. Le lendemain, il put ouvrir l'œil sans être incommodé par la lumière, la sécrétion purulente s'était arrêtée. Trois jours après, il se fit piquer volontairement au-dessus de l'œil droit et la guérison s'ensuivit également de ce côté. Le docteur Pere, de Marbourg, en Styrie, depuis vingt-trois ans a appliqué cette singulière méthode dans plus de 500 cas avec plein succès.

M. Maurevert a ajouté que mon article fut reproduit dans un journal de la localité. « Or, dit-il, il y avait à Saint-Jean-sur-Mer, tout près de Nice, un pauvre diable de brave homme que nous appellerons Carlo, si vous voulez bien.

C'était un ancien laitier qui souffrait horriblement, depuis dix ans, d'un rhumatisme articulaire dans la jambe gauche, attrapé vers la cinquantaine.

Il avait essayé d'un tas de médecins et de remèdes... en vain. Depuis trois ans, il était abandonné par les docteurs.

Il allait, geignant et souffrant, par la commune de Saint-Jean, traînant douloureusement sa malheureuse jambe, appuyé sur sa béquille, sans laquelle l'ambulation lui était devenue totalement impossible. Depuis trois ans surtout, son infirmité lui avait empêché de connaître une seule nuit de repos. La nuit de dimanche à lundi fut même à ce point pour lui si féconde en douleurs que le pauvre Carlo — il l'a confessé depuis — songea à en finir avec sa misérable existence. Le lundi, tout torturé encore de ses souffrances, il rencontra un voisin de Saint-Jean qui s'inquiéta de sa santé.

— Hélas ! toujours mes rhumatismes, geignit l'infortuné.

— Té, Carlo, mon ami, pourquoi n'essaies-tu pas du remède dont on parle dans le journal ? Et il lui tendit le numéro contenant la reproduction de l'article de M. de Parville.

Ah ! il ne fit ni une ni deux, le vieux Carlo ! Après avoir lu l'article, il se dirigea clopin-clopat, accompagné de son voisin M. S.... et de quatre ou cinq autres personnes vers la « villetta » de M. Pap... qui possède quelques ruches d'abeilles.

Il releva sur sa jambe gauche son pantalon jusqu'à la ceinture, coiffa le casque de l'apiculteur et alla dans cet appareil s'asseoir près d'une ruche qu'il frappa avec sa baguette. Les abeilles sortirent par milliers... »

M. Maurevert continue : « Les généreuses ouvrières se ruèrent sur le pauvre Carlo ou plutôt sur son genou déformé par les douleurs. Et comme Carlo attirait leur haine en frappant héroïquement sur leur habitation, il y en eut cent, et deux cents et trois cents bientôt à fourmiller sur son genou...

Le pauvre homme faisait une grimace piteuse ; sa jambe était agitée d'un tremblement perpétuel et sa face couverte de sueur... Enfin, au bout d'un quart d'heure de ce supplice, Carlo quitta la place. »

J'abrège. Le rhumatisant ne se reconnaissait plus. Toute douleur avait disparu. Il avait jeté sa béquille au diable ; il riait, gambadait et contait son aventure à tous ceux qu'il rencontrait. Il était d'une joie folle.

Voilà donc un cas, le « cas Carlo », attesté par tout Saint-Jean, conclut M. Georges Maurevert, à ajouter aux exemples déjà indiqués par M. de Parville. Louons les hyménoptères industriels et bons dont la fureur même sert au soulagement de la pauvre humanité.

« O sœurs des corolles vermeilles,
Filles de la lumière, abeilles. »

J'enregistre le fait sans aucun commentaire. Mais la guérison sera-t-elle durable ?

INTELLIGENCE DES ABEILLES

La Sagne, le 7 juillet 1905.

Il n'est pas que les paresseux qui aiment à trouver l'ouvrage tout fait et le logement bien meublé et gratuit. Preuve en soit l'aventure qui m'est arrivée avec un essaim d'abeilles le jeudi 15 juin 1905.

A 10 1/2 heures du matin, un superbe essaim primaire sortait d'une de mes ruches Layens. Le ramasser dans une ruche en paille,

et le mettre bien à l'ombre fut l'affaire de quelques minutes ; puis je me remis à mon travail d'horloger.

Après diner, l'idée me vint d'aller voir mon bel essaim, tout en fumant une pipe. Tout était dans un état parfait ; quelques abeilles voltigeaient tranquillement, et tout en envoyant de belles bouffées de fumée bleue vers le ciel, je faisais d'agréables réflexions sur le rendement que je pouvais attendre d'un pareil groupe de travailleuses, dirigées par une reine aussi belle et bonne que celle que je savais être au milieu de cet essaim, quand tout à coup, un flot noir sort de la ruche, prend sa volée et part à tire d'aile.

Au grand trot et à grandes enjambées, soufflant et suant, oubliant ma pipe qui s'éteint, je suis la horde indisciplinée qui me conduit, à travers champs et longues herbes, jusqu'à 2 km. de chez moi et se précipite dans une ruche bien garnie de cire gaufrée et rayons bâtis, qu'un apiculteur avait préparée, quelques jours auparavant pour un de ses essaims qu'il attendait alors.

Mon régiment tout entier (et c'était un des plus forts que j'aie eus) ne mit pas plus de 15 minutes à entrer dans cette ruche et prendre possession de cette demeure si bien meublée.

Ayant vu ce qui venait de se passer, j'examinai le sentier fait par moi, dans les longues herbes en suivant mes bestioles, et je remarquai que l'essaim avait suivi une ligne parfaitement droite, de mon rucher à celui de mon voisin. Ce dernier et moi nous pensâmes qu'il y avait eu, probablement, visite préalable ou « cousinage » entre nos abeilles.

Ali DEBROT.

LES SUCRES

Monsieur Jaluzot n'était pas seul, Monsieur Cronier, président des conseils d'administration de différentes combinaisons sucrières, s'est suicidé lorsqu'il se fut rendu compte qu'un nombre de millions respectable (20 ? 60 ? 100 ???) était nécessaire pour boucher le « trou », que sa spéculation effrénée avait creusé. Espérons que les établissements dont M. Cronier était l'homme de confiance ne seront pas atteints par sa disparition. (Raffineries Say, d'Égypte, etc.)

La récolte des sucres s'annonçant belle, les spéculateurs à la hausse ont succombé ; comme d'un autre côté, on affirme que les raffineries ont payé le prix fort, il en résultera une situation que les drawbacks ne sont plus là pour équilibrer.

C. BRETAGNE.

Résultat de pesées de nos ruches sur balance en juillet 1905.

| STATIONS | Système de ruches. | Force de la colonie. | Augmentation nette. | Journée la plus forte. | DATE |
|-------------------------|--------------------|----------------------|---------------------|------------------------|-----------|
| Bramois (Valais) | Dadant | moyenne | 17900 gr. | 4200 gram. | 2 juillet |
| Chamoson » | » | » | 5000 » | 1600 » | 3-12-16 |
| Ecône » | » | bonne | 7400 » | 2600 » | 2 » |
| Mollens » | Dadant-Blatt | moyenne | 14800 » | 3200 » | 12 » |
| St-Luc » | Dadant | bonne | | | |
| La Sonnaz (Fribourg) | » | » | — 3200 » | 1000 » | 12 » |
| Bournens (Vaud) | » | » | 750 » | 300 » | 1-2 » |
| Correvon » | Dadant-Blatt | » | 700 » | 1000 » | 18 » |
| Novalles » | Dadant | » | 53350 » | 5500 » | 3 » |
| Panex s/Ollon » | » | » | 21800 » | 3100 » | 2 » |
| Préverenges » | » | moyenne | — 6200 » | — » | — » |
| Vuibroye » | » | bonne | 3000 » | 1200 » | 3 » |
| Belmont (Neuchâtel) | » | moyenne | 16700 » | 2700 » | 17 » |
| Buttes » | » | forte | 5300 » | 2200 » | — » |
| Coffrane » | » | bonne | 22900 » | 7200 » | 3 » |
| Côte-aux-fées » | » | » | 4150 » | 2500 » | 3 » |
| Couvet » | » | moyenne | 6500 » | 3200 » | 2 » |
| Les Ponts » | Dadant-Blatt | bonne | 8800 » | 2500 » | 3 » |
| St-Aubin » | » | s'est affaiblie | 14550 » | 2000 » | 3-4-11 |
| Bassecourt (J. bernois) | Dadant | moyenne | 9000 » | 4600 » | 1 » |
| Cormoret » | Dadant-Blatt | bonne | 3600 » | 1700 » | 3 » |
| Tavannes » | » | » | 6750 » | 2400 » | 1 » |

CORRESPONDANCES

MONSIEUR,

Les intéressantes observations publiées dans le *Bulletin* sur l'odorat des abeilles et sur l'aversion qu'elles éprouvent pour l'odeur des ruches étrangères m'a fait faire une petite observation qui pourrait être utile aux débutants et qui mériterait d'être confirmée.

Tout apiculteur a remarqué sans doute que plus on avance dans l'inspection d'un rucher, plus l'opération provoque de piqûres. Souvent la visite d'une première ruche se fait sans incident désagréable ; mais dès la troisième ou la quatrième, il faut plus de courage ; les piqûres se multiplient, les coupables sont écrasées, les mouvements deviennent brusques et parfois les choses se gâtent tout à fait. J'attribuais cette agitation grandissante aux pillardes toujours plus nombreuses à mesure qu'un plus grand nombre de ruches ont été ouvertes.

Les observations de M. Forestier feraient croire que l'apiculteur provoque le trouble lui-même ; il manipule les rayons d'une nouvelle ruche avec des mains qui sentent la ruche voisine, qui ont peut-être écrasé une abeille étrangère et il n'est pas étonnant qu'il soit mal accueilli. Il m'a donc semblé très simple de prendre une cuvette et un morceau de savon et de me laver les mains et les poignets après la visite de chaque ruche, avant d'aborder la suivante ; c'est l'affaire de quelques secondes. Quoique la saison où nous sommes soit très défavorable aux visites de ruchers, vu l'absence de miellée dans les champs, j'ai pu faire une petite inspection au cours de laquelle, grâce à cette précaution élémentaire, la visite des dernières ruches n'a pas présenté plus de difficulté que celle des premières.

Morges, le 28 juillet 1905.

G. SECRETAN, past.

NOUVELLES DES RUCHERS

M. Gay, Bramois, 3 juillet. — Après un triste mois de mai pendant lequel les populations n'ont pas pu se développer, juin est arrivé tout maussade et n'a rien fait de bon, la bascule ne voulait pas monter, et faisait présager la misère.

Enfin, depuis le 20, il s'est repris un peu et nous a apporté une légère consolation et compensation. Depuis dix-huit années d'observations, ce n'est qu'en 1891 que la fin juin ait donné comme cette année-ci le commencement ; du mois ayant été meilleur l'augmentation nette avait été pour juin de 45 kg. Il est moins qu'alors ; il y avait ici 30 ruches et qu'il y en a maintenant environ 150, sans compter celles des environs.

J'ai fait transporter, il y a une dizaine de jours aux Mayens de Nax, à 1300 mètres, 2 ruches relativement faibles, elles ont bien profité du déplacement et comme elles ne sont pas très éloignées des rhododendrons, je pense qu'elles feront encore quelque chose. J'y ai fait transporté, hier, un essaim énorme, qui a plus que rempli un corps de ruche; il est sorti d'une ruche ayant deux hausses. J'espère que, sans être nourri, il se tirera d'affaire. Je vous en dirai deux mots plus tard.

M. Debrot, la Sagne, le 7 juillet. — L'hivernage de mes ruches Dadant et Layans s'est très bien passé et mes ruches ont très peu consommé de miel. Par contre, les mauvais temps de fin mai et commencement de juin ont fait disparaître toutes les provisions et toute la réserve.

Heureusement que le beau temps est revenu et que les butineuses ont pu reprendre leur travail.

Jusqu'à maintenant, j'ai eu de ces sept ruches, quatorze essaims et le mardi 27 juin j'ai déjà dû extraire la hausse d'une ruche; cette dernière avait déjà alors deux hausses pleines et ne travaillait plus faute de place. Je compte, comme l'année passée, sur une forte récolte de miel, malgré le nombre trop élevé d'essaims.

M. Farron, Tavannes, 13 juillet. — Les résultats de juin pourraient être plus brillants, mais nous en avons vu de plus maigres, et beaucoup. Il y a eu presque chaque jour quelque chose, mais les fortes miellées ont fait défaut. A quoi faut-il l'attribuer? Mystère. Le miel est décidément dans la nature un petit élément bien capricieux.

Les ruches sont fortes, mais les essaims ont été assez rares. Je trouve pourtant ces jours-ci, dans plusieurs hausses, des cellules de reines avec larves de quelques jours. Si ce n'est que pour remplacer les vieilles pondeuses, tant mieux; si c'est en vue d'essaims, tant mieux encore; on pourra s'arranger pour avoir le plus grand nombre possible de jeunes reines. Quel plaisir d'extraire ce beau miel de fleur! Comme ça coule bien, et comme c'est bon! Les augmentations, très faibles ces jours derniers, vont en s'accroissant. Les tilleuls sont en pleine floraison, mais je sens le miellat de sapin là derrière.

M. Stahlé, Coffrane, 14 juillet. — Je n'avais point d'essaims en mai dernier, mais pendant ce mois-ci, avec treize ruches, j'ai ramassé jusqu'à quatre essaims d'un jour! En tout quatorze à quinze essaims que je n'ai pas gardés, bien entendu. J'en ai rendu plusieurs à leur souche. D'où peut provenir cet essaimage? J'avais donné de la place et à côté des ruches qui avaient de la place et qui essaïmaient, d'autres serrées continuaient leur petit bonhomme de chemin sans songer à coloniser.

M. Pahud, Correvoën, 2 juillet. — Le résultat de juin est assez bon; s'il n'y a pas eu beaucoup de fortes journées, en revanche la récolte a atteint une durée que je n'avais encore jamais vue. A l'ordinaire, depuis les environs du 20, tout est terminé, cette année cela dure le mois tout entier. Dans les endroits un peu plus avancés, où l'esparcette était fleurie pendant la semaine de l'Ascension où il faisait si beau temps, la récolte est encore beaucoup plus forte.

Il y a eu une chose à regretter, c'est que les populations ne se sont pas trouvées assez fortes, la ponte des reines ayant été beaucoup diminuée par le mauvais temps et le froid de la fin d'avril et du commencement de mai. Peut-être

aurait-il fallu nourrir, mais les ruches étaient déjà tellement approvisionnées de miel, qu'il semblait que ce serait un abus de donner encore du sirop.

Je n'ai pas encore commencé à extraire, étant obligé d'attendre que les foins soient terminés.

M. Keller, Bassecourt, 2 juillet. — Nous avons eu des rosées de miel sur le sapin noir, ce qui a fait hausser la balance et rempli les hausses.

Il y a des ruches qui sont sur le point de terminer la deuxième hausse. En général, dans la vallée de Delémont, Porrentruy et les Franches-Montagnes, la récolte sera bonne, bien au-dessus de la moyenne ; ceci d'après les différents ruchers que j'ai visités dans ces districts et d'après les nouvelles reçues.

Martigny, 2 août. — La récolte est bonne ici cette année et le couvain est encore abondant dans toutes les ruches. Je suis très satisfait de mes abeilles et désire augmenter considérablement le nombre de mes ruches.

Edmond BOCHATAY.

M. Keller, Bassecourt, 2 août. — La miellée a commencé chez nous le 25 juin et s'est arrêtée le 17 juillet. Elle a été forte du 28 juin au 4 juillet. Pendant cette période il y a eu de bonnes miellées de sapin. J'ai extrait le 12 juillet ; de vingt-huit ruches Dadant j'ai obtenu 1000 livres de miel. Par contre, je n'ai pas eu d'essaims.

M. A. Pont, Chamoson, 3 août. — La récolte a commencé le 26 mai pour finir le 18 juillet ; elle a donc duré environ deux mois. De nos côtés nous sommes très satisfaits ; les fortes colonies ont donné jusqu'à trois hausses, soit environ 50 kilos. Malgré mes quarante essaims, je fais encore une récolte moyenne de 20 kil. par ruche. C'est un magnifique résultat.

Une pluie douce a commencé à tomber mardi soir vers les 8 heures jusqu'au lendemain, à la grande joie des agriculteurs. Elle est la bienvenue pour toutes les cultures, mais principalement pour la vigne et les prairies. Les raisins commencent à s'éclaircir un peu partout, grâce au temps superbe dont nous sommes favorisés. Dans l'ensemble du canton on compte sur une forte récolte et des vendanges précoces.

M. Pahud, Correvon, 6 août. — Le résultat de juillet est nul ; la sécheresse a empêché la crue du petit trèfle blanc et je n'ai pas vu une seule abeille butiner sur le trèfle rouge. J'ai extrait le miel de mes hausses au commencement du mois et ai obtenu une moyenne de 20 kil. par ruche. Dans toute la contrée, l'année peut être taxée de bonne moyenne pour la première récolte.

M. Descoullayes, Préverenges. — Juillet a été très sec et chaud ; les rares petites pluies ont été si vite évaporées que la floraison du thym (assez abondant dans les prés secs), a été très retardée et affaiblie, et n'est que peu visitée par les abeilles.

Les populations sont aujourd'hui (1^{er} août) encore très fortes et pourvues de couvain. De ce côté tout va bien ; mais je m'attends à de grandes brèches quand je visiterai les provisions pour l'hiver, ce que je ferai avant la fin d'août.

La récolte a été satisfaisante chez plusieurs apiculteurs, mieux partagés que moi et dans des contrées plus favorables à la miellée. Le miel se vend bien et, les fruits manquant, se vendra encore mieux plus tard.

M. Gay, Bramois. — La fin de juin et le commencement de juillet ont heureusement compensé les méfaits de la première quinzaine de juin qui n'a donné que peu de chose. Les abeilles allaient butiner à la montagne à une altitude de 1000 à 1200 mètres.

Le 20 juin, j'ai transporté aux Mayens de Nax deux ruches faibles, dont la population remplissait à peine le corps de ruche. Elles ont trouvé moyen, là-haut à plus de 1300 mètres, de donner chacune un essaim et 25 kil. de miel entre les deux. Les essaims n'étant sortis que tardivement ont dû être nourris et se trouvent maintenant en bon état ainsi que les souches. Si ces ruches passent bien l'hiver à cette hauteur, j'en augmenterai le nombre l'année prochaine. A Bramois, la moyenne de récolte est de 16 kil.

Les années 1884, 1887 à 1895, 1897 à 1903 de la *Revue Internationale d'Apiculture* sont en vente à 4 fr. l'une chez M. Ed. BERTRAND, à NYON.

Apiculteur vendrait 500 kilogs miel.

S'adresser Bulletin d'Apiculture.

A remettre de suite, en Tunisie, en bloc ou séparément, un rucher de 300 ruches à cadres en exploitation ; avec tous les accessoires d'apiculture, de menuiserie, atelier et logement.

Ce rucher est situé à 8 minutes d'une grande gare et à 15 minutes de la mer, en pays de chasse et de pêche, au milieu d'une superficie d'environ 30 kilomètres carrés de plantes mellifères (romarins, thym, bruyères, lavandes, orangers, jardins fruitiers, etc., etc.).

Production annuelle fr. 5000. Prix fr. 13,000

Sur demande de l'acheteur, on resterait quelque temps pour le mettre au courant ou bien comme apiculteur intéressé.

Pour visiter et renseignements, s'adresser à **M. BOURGEOIS**, apiculteur, à **Bir-bou-Rekba** (Tunisie), liquidateur pour la section d'apiculture de la Société l'Expansion Coloniale.

Un capitaliste pourrait tripler la production.

La plus haute récompense à l'Exposition de Genève 1896.

DELAY L^s à BELLEVUE (Genève)

Feuilles gaufrées

FABRIQUE DE RUCHES ET OUTILLAGE

Installation complète de ruchers en pavillons système Delay ou isolée

VENTE D'ABEILLES CARNIOLIENNES, CROISÉES ET DU PAYS

Sous-Dépôt à SERVERIN par la Balme (Isère)

ON TRAITE A FORFAIT

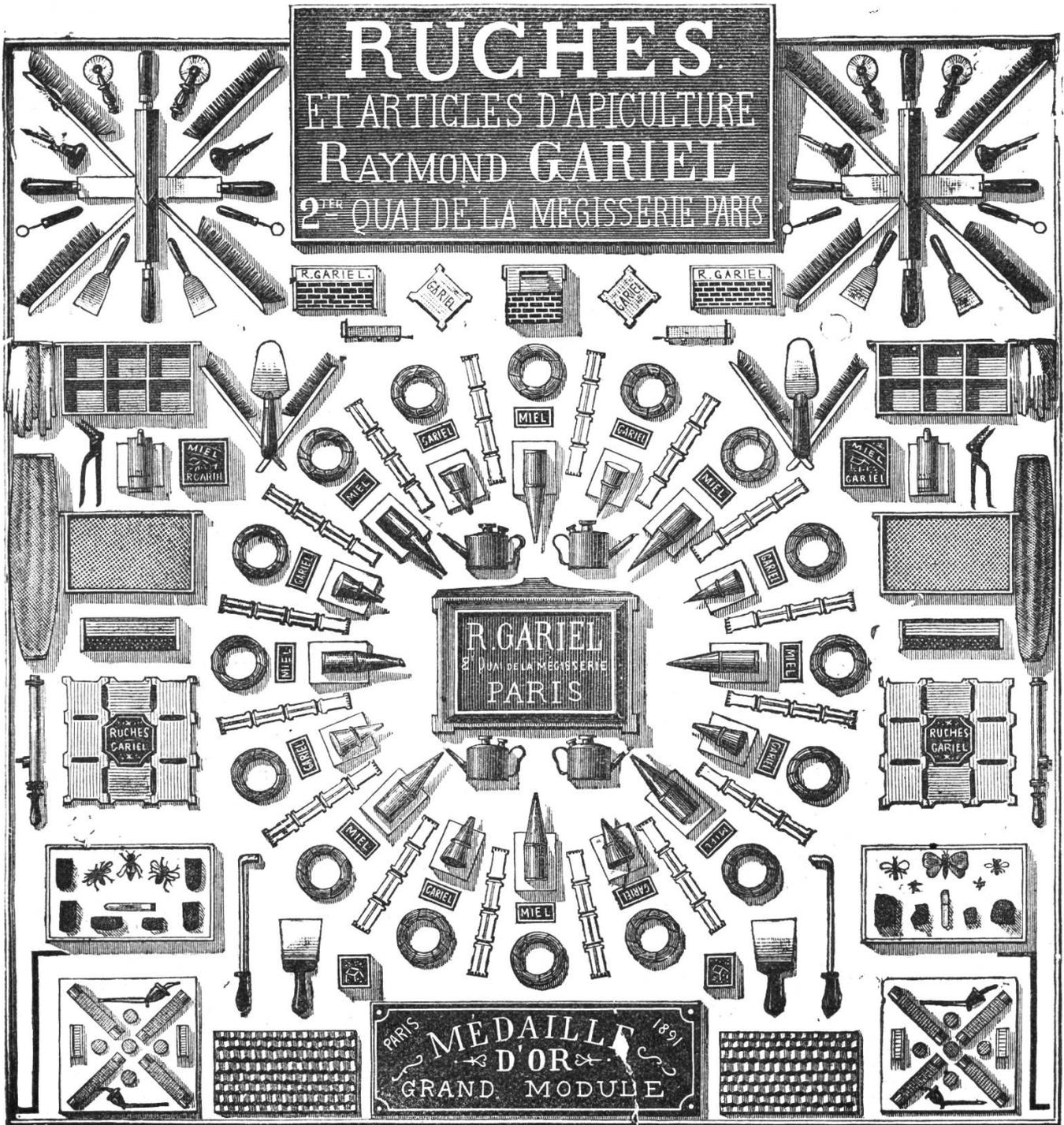
ENVOI DU CATALOGUE SUR DEMANDE AFFRANCHIE

Adresse télégraphique DELAY, GENTHOD-BELLEVUE

RAYMOND GARIEL

2^{ter} Quai de la Mégisserie, à Paris

Seul Dépositaire de la Maison ABBOTT FRÈRES



ENVOI FRANCO DU CATALOGUE SUR DEMANDE